

Interview de
Christian Salmon

L'ère du clash

Cette interview a été réalisée par AOC
En partenariat avec l'Institut français

Christian Salmon, L'ère du clash
© FAYARD, 2019

texte | tekst

Votre livre s'inscrit dans une époque qui est marquée par l'outrance et la violence de la parole publique, au point parfois de mettre en danger la démocratie. Quel en est le point de départ ?

2008 est une date charnière qui marque à la fois le zénith du storytelling, avec l'élection d'Obama, et le début de son déclin lors de la crise de 2008. Avec la campagne de Trump, il devient évident que la vie politique ne s'ordonne plus en séquences ou feuilletons. Elle n'est plus rythmée par l'intrigue mais par l'imprévisibilité, l'irruption, la surprise, une logique de la rupture qui relève davantage d'une sismographie politique que du storytelling. On est passé de la story au clash, de l'intrigue à la transgression sérielle, du suspense à la panique, de la séquence à une suite intemporelle de chocs. Ce qui est certain, c'est que la puissance mobilisatrice des récits dans le management, le marketing et la communication politique caractéristique de l'ère du storytelling est le plus en plus souvent ébranlée par les infox, hoax et autres trolls. Désormais, virilité et rivalité vont de pair, virulence et violence, clash et guerre des récits. Le clash-tweet qui fait du buzz se substitue au récit qui exige une certaine continuité pour dérouler les tours et détours d'une intrigue. C'est cette agonistique fondée sur la surenchère que j'appelle « l'ère du clash ».

Comment s'est élaborée l'écriture du livre ?

Il me fallait éviter un double écueil, celui des théories englobantes et celui du commentariat de l'actualité au jour le jour. J'ai choisi une double focale, l'une est historique, elle s'efforce de reconstituer, depuis 2001 jusqu'à 2016, la toile de fond de ces bouleversements anthropologiques qui sont le produit de plusieurs révolutions enchevêtrées, révolution politique (du Brexit à Trump), révolution du capitalisme (financiarisation), révolution numérique (de l'apparition des réseaux sociaux en 2005 aux Gafam), révolution symbolique avec de nouveaux idéaux-types (rapidité, liquidité, volatilité). Cette mutation polyhistorique ne peut être observée en surplomb, j'ai donc enquêté sur plusieurs terrains : l'élection de Trump aux États-Unis, la crise grecque de 2005, l'Italie des deux Matteo (Renzi et Salvini), la France de Macron... Au cours de cette enquête qui a duré plusieurs années, est apparu progressivement ce glissement ou ce tuilage entre deux paradigmes : le « storytelling » que j'avais étudié dans mon livre précédent et ce qui a donné naissance à ce nouveau livre.

Faire des sciences sociales, c'est aussi s'inscrire dans des débats où la voix des chercheurs doit remettre en cause les préjugés. Quelle est l'idée reçue qu'il vous semble important aujourd'hui de battre en brèche ?

L'expression « fake news » est devenu si omniprésente qu'elle a été officiellement déclarée mot de l'année par le dictionnaire anglais Collins et l'American Dialect Society. Derrière l'illusion d'un diagnostic, l'expression fonctionne comme un écran, qui masque les causes du discrédit de la parole publique et son histoire depuis les années 1990. Il ne s'agit pas seulement d'un dérèglement de l'information,

mais de la désintégration de tout l'espace de délibération démocratique. L'économie des discours suit désormais les lois de l'économie financière. Volatilité. Rumeur. Coup de théâtre.